

Vendredi 15 août 1947.

Il est neuf heures. Déjà, la chaleur monte. On le sent à l'air qui commence à vibrer, dans nos corps qui commencent à étouffer. Cet après-midi, les respirations seront haletantes. Les oiseaux, bavards il y a encore une heure, commencent à faire silence. Seul le ciel est calme et bleu, d'un bleu criard, insolent, l'air de dire *Regardez comme je suis magnifique*. Il est comme ça depuis une dizaine de jours.

Cet été 47 est chaud. Très chaud. Étouffant. Depuis le début de l'année, nous sommes passés d'un froid intense au chaud le plus brûlant. Gaston, le grand-père, dit qu'il se rappelle 1873. Il n'avait que cinq ans, mais ses souvenirs sont encore intacts.

— Tu aurais vu ça, Jean-Marie, tout avait cuit dans les champs. Les foins s'étaient effilochés et les bêtes, l'hiver suivant, avaient meuglé devant des mangeoires vides. Du coup, elles ne donnaient plus beaucoup de lait.

Les épis de maïs avaient cuit sur pied, jaunissant très vite, et leur consistance, insignifiante, inquiétait ceux qui avaient de la volaille à nourrir. Les pommes de terre séchaient dans les champs, laissant prévoir une petite récolte. L'oiseau

qu'on appelait le pléou-pléou, chantait sa chanson de deux notes, morne et répétitive, réclamant l'eau qui commençait à manquer dans les puits. Un désastre. Le grand-père craignait que la météo de cette année, qui avait surpris tout le monde en distribuant une couche de neige épaisse le 1^{er} mai, du jamais vu, fasse encore des siennes ! L'épisode était passé très rapidement, et dès juin, les températures avaient frôlé les quarante degrés. Même les chiens n'osaient plus quitter les granges où ils se réfugiaient, langues pendantes. Il ne fallait pas oublier de leur laisser un récipient toujours plein d'eau et la changer régulièrement, elle chauffait très vite à l'air libre. Ils aboyaient vraiment par pure nécessité, se contentant de signaler les rares personnes qui passaient sur les chemins devant les maisons, se grillant sous ce soleil de plomb. Après un répit très court, à la mi-juillet, le 22, une nouvelle vague de chaleur s'était manifestée. Elle avait duré jusqu'au 4 août. Un jour ou deux d'accalmie, puis reprise du beau temps avec trente-cinq degrés régulièrement. Tous les jours, à partir de midi, plus rien ne bougeait. Des champs ou de la forêt, aucun bruit ne filtrait, le silence était brûlant comme un incendie. En forêt, la résine coulait à flots, et les gemmeurs, pourtant à l'ombre des arbres, commençaient très tôt, et en début d'après-midi s'arrêtaient pour une sieste réparatrice. Avec mon père, je travaillais à la récolte de la résine, et c'était le premier été où je souffrais tant de la chaleur.

Il est dix heures ; il faut se préparer pour la messe du 15 août, elle sera célébrée dans une heure. Après, ce sera le banquet de la Société de Secours mutuel. Chemise, cravate et costume. Ma consolation : la fraîcheur de l'église. Autre consolation, et pas des moindres : je verrai Maryse, elle chante à la chorale paroissiale.

Elle est jolie, Maryse. Elle sait que je l'aime. Elle le sait parce que je lui ai dit par bribes, avec mes paroles maladroitement, que j'avais le béguin pour elle. Je n'avais pas osé parler d'amour.

— Le béguin ne suffira pas à convaincre mon père, Jean-Marie, et moi non plus.

Et elle était partie en riant vers ses copines qui gloussaient plus loin. Je sais que je trouverai les mots pour lui dire. En entendant son rire frais, je me suis revu en juillet 1945.

J'avais vingt ans. Les Allemands partis depuis la fin août 44, notre liberté retrouvée nous avait explosé au visage. Mais s'ils avaient quitté Bordeaux, le Médoc ne s'était libéré qu'en avril 45. Nous allions vivre le premier été sans contrainte. Sans couvre-feu, sans *ausweis*. Sans avions porteurs de bombes, dont les vrombissements des moteurs nous tenaient inquiets le temps de leur passage. Il faut dire que par deux fois, ils avaient lâché des bombes sur le bord de l'étang, qui avaient fait d'énormes trous dans le sable, comme des entonnoirs. Ils allaient bombarder Royan, mais, trop lourds, avaient décidé d'en larguer deux dans cet endroit désert, au lieu-dit Planque-haute. La peur s'était installée.

Au village, les adultes avaient réglé leurs querelles et assouvi leur vengeance, pas toujours très jolie. Des femmes au crâne rasé, des coups de poing à certains collaborateurs notoires, des pillages chez l'épicier trop gentil avec l'occupant, tous avaient fêté le départ des Allemands à leur manière, avec une énergie étouffée durant quatre ans, qui avait éclaté avec une extrême férocité.

Toute rancœur oubliée, nous avons décidé de prendre le train pour aller se baigner à Lacanau-Océan. Il nous fallait sortir de chez nous. Voir d'autres visages. Entendre d'autres choses que celles du quotidien. Le vent du large finirait de balayer nos peurs. Nos craintes. Il nous libérerait de nos dernières angoisses.

La plage océane nous avait accueillis sous un grand soleil. Avec les copains et les copines, aussitôt débarqués du train, nous avons couru comme des fous de la gare à la côte. Les rires avaient accompagné notre insouciance retrouvée. Depuis le haut de la dune au goubet jauni, tandis que les filles cherchaient un hypothétique escalier, Martial, le meneur de la bande, cria :

— Descendons à roule barrique.

À ce mot d'ordre, garçons en avant et filles qui suivaient, nous étions tous descendus vers la plage à roule barrique, en criant des mots sans doute stupides, mais qui laissaient s'évacuer toutes ces années de silence obligé qui nous pesaient. Nous roulions sur le sable chaud, manquant nous faire mal à chaque rotation, mais il y a un bon Dieu pour les fous et les jeunes, et il était avec nous ce jour-là. Les robes légères de nos copines s'envolaient à chaque tour, laissant apparaître des naïvetés cachées. Martial criait sans cesse : « Roule barrique, roule barrique ! » Et nous roulions et roulions encore dans le sable chaud comme des enfants que nous étions encore, à côté de ces blockhaus rappelant que quelques mois auparavant, l'ennemi était en ces lieux, arme au poing. En cet instant, leur masse nous sembla dérisoire. Ridicule. Inutile. Martial, d'un ton vainqueur, lança un défi aux garçons :

— Hé, les gars ! Venez, on va leur pisser dessus.

Filles gloussant, mais restant en arrière, en un alignement presque militaire, nous avons tous vidé nos vessies sur leur béton gris en chantant *La Marseillaise*, tandis qu'une fierté puérile s'emparait de nous.

Maryse était avec nous ce jour-là. Elle était belle. Fraîche. Souriante. Nos regards se croisaient. Nos yeux se cherchaient. Ivresse de la plage ? Ivresse du moment ? Je ne sais pas, mais je sentais qu'elle commençait à savoir que nous nous aimerions un jour.

Il fait frais dans l'église. Ça fait du bien. Il fait silence aussi. Je suis au fond et je cherche Maryse des yeux. Je la trouve. Elle est assise à côté de Mlle Juliette, qui tient l'harmonium. Le curé Jean, dans ses habits sacerdotaux, transpire à grosses gouttes. Il s'éponge souvent le front avec un grand mouchoir blanc.

Jean Saubesty tape sur son pupitre de chef d'orchestre avec sa baguette, et la Lyre, installée devant le chœur, entame le morceau de musique du début de la cérémonie. De voir tous ces gens en costume me donne chaud. Dès la messe terminée, je sais que beaucoup de cravates seront dénouées, beaucoup de vestons seront jetés sur les épaules et les manches retroussées jusqu'aux coudes. Mais le respect des choses fait que pour l'instant, il faut supporter ces habits du dimanche.

Maryse m'a vu. Elle me sourit discrètement. Sa mère n'est pas loin d'elle, son père est au fond, à quelques chaises de moi. Si la même religion nous unit ce matin, il n'en a pas été de même durant cette guerre. Comme presque tous les gens du village en 40, les parents Bordes étaient pétainistes, alors que les miens, les Hostein, étaient gaullistes de la première heure. Plus par bravade que par conviction, rien n'était gagné ; la suite leur prouva que si. Cette différence de point de vue risque de poser un problème plus tard. Je verrai bien.

C'est la chorale qui chante, mais moi, je n'entends que Maryse. Il me semble que sa voix est plus cristalline que les autres. En fait, il ne me semble pas, j'en suis sûr : celle qui chante le mieux, c'est Maryse.

Ce soir, je la ferai danser. Ce n'est pas un temps à ça, je sais, cette chaleur rend tout le monde nerveux. Les jeunes vont boire, beaucoup boire, et pendant le bal, un geste maladroit, une parole maladroite pouvant en emmener d'autres, une bagarre ne surprendra personne.

L'ite, missa est nous renvoie dans la fournaise, accompagnés par les flonflons de la Lyre jusqu'au café-restaurant de la Gaité, où Hermance, Fernande et Raphaël servent le banquet de la société.

Je ne me suis pas trompé, les cravates ont été dénouées, les vestes jetées sur les épaules, et la plupart se retrouvent en bras de chemise. Je me suis attardé sous le porche de l'église. En jouant des coudes, j'ai fini par être à côté de Maryse. Je lui demande si elle sera au bal ce soir. Elle regarde sa mère, quêtant une réponse favorable. Yvette Bordes n'a pas le sourire facile. Elle me foudroie du regard, et je me recule, craignant je ne sais quelle réaction.

— Mmh, pourtant... répond-elle sombrement.

Je comprends que ce « pourtant » signifie qu'un fils de gaulliste ne mérite peut-être pas ce plaisir.

— Maman... s'il te plaît.

— On verra.

Le ton sec ne présage rien de bon.

Il me tarde de voir, l'après-midi va être une longue attente.

Maurice Bordes et mon père, Henri Hostein, n'avaient jamais été vraiment copains. Déjà à l'école, dans les jeux, Maurice était gendarme quand mon père était voleur. Les Bordes avaient des biens, mon père non ; il était gemmeur chez les autres et sans beaucoup de moyens, mais empreint d'une fierté à toute épreuve. Les Bordes avaient des pins et travaillaient pour leur compte. Maurice allait à la messe avec ses parents, qui étaient amis avec le curé, tandis que chez mes parents, seule ma mère allait à l'église, tandis que mon père, copain avec l'instituteur, bouffait gentiment du curé pendant la cérémonie. Il avait fait sa communion comme tous les enfants du village, avait également été confirmé, mais très vite, ces bondieuseries, comme il disait, avaient

cessé. Cependant, il n'avait jamais interdit à ma mère de m'y envoyer. La communion, outre le fait religieux, était l'occasion d'un repas de famille, et chez mon père, c'était sacré !

En 36, au moment des grèves et des revendications syndicales, les revendications des résiniers, qui luttèrent depuis longtemps à cause de la chute des cours de la résine, ne faiblissaient pas. Mon père avait trouvé un slogan facile, mais efficace : « Les gemmeurs ne sont pas résignés », jouant sur le double sens de ce mot. Ils avaient défilé, organisé des réunions dans les bistrotts, et s'étaient fait détester copieusement par les ayants-pins soucieux d'un seul confort : le leur. Les congés payés avaient révolutionné la vie des travailleurs qui, prenant des vacances pour la première fois de leur vie, oubliaient leurs misères quotidiennes deux semaines par an. Le temps des vacances ne convenait pas aux gemmeurs, puisqu'elles se prenaient en été, et que l'été, la résine coulait. De plus, ils n'étaient pas mensualisés, mais payés au litre de gemme récoltée. Pour compenser, ils touchaient un supplément sur le prix du litre. On entra dans une ère nouvelle, celle, véritable, des droits de l'homme à profiter un peu plus de la vie. Les Bordes n'avaient pas vu cette situation d'un bon œil, et prévoyaient que ces libéralités données, disaient-ils, par un gouvernement de minables et de faibles, nous amèneraient à la catastrophe. Gamins, Maurice et mon père réglèrent déjà les divergences politiques de leurs pères dans la cour de l'école, pendant les récréations. Culottes déchirées, coups de poing et punitions de l'instituteur n'avaient fait qu'empêcher une amitié véritable et attiser une rivalité de clocher. Cette période de tension et de grèves n'arrangea pas les choses.

La catastrophe annoncée par les parents Bordes arriva le 3 septembre 1939, lorsque la France déclara la guerre à l'Allemagne. J'avais quatorze ans. Ils se réjouirent presque en clamant « Vous voyez, on vous l'avait dit ! » Ce jour-là, je

me rappelle que mon père, au comptoir de la Gaité, avait pris son ennemi de cour d'école par le fond du pantalon et l'avait propulsé sur la terrasse. Le temps s'était écoulé, et même si leurs emportements étaient moins fréquents, une étincelle suffirait sans doute à les rallumer.

La lecture du menu du banquet de ce vendredi 15 août me fait saliver. Nous avons encore les tickets de rationnement, mais Raphaël, qui a de la famille en Charente, du côté de Chevanceaux, s'est approvisionné pour l'occasion de ce premier réel repas de fête depuis pas mal d'années : potage vermicelle, hors-d'œuvre variés, moules grillées sauce verte, salmis de dindonneau, poulets de grain, salade, desserts assortis, café, cognac et vin du Médoc ! Les pas de danse de ce soir risquent d'être lourds ! Les couverts, mis dans la grande salle attenante, distribués en ordre impeccable, nous attendent, se reflétant dans l'immense miroir accroché au mur. Tout brille. Les musiciens de la Lyre se sont installés sur la scène où, en 1943, Georges Coulonges, enfant du village, avec une bande de jeunes copains, avait joué l'opérette *Mam'zelle Nitouche*, devant un public ravi de cette initiative, ce spectacle les sortant de l'ambiance morose de l'Occupation. Ce qu'ils ne savaient pas tous, c'est que quelques jeunes de cette troupe théâtrale, la représentation terminée, participaient à des parachutages d'armes pour la Résistance, sur les landes de Méogas.

Le concert apéritif démarre et la fête commence. Bien que les deux grandes portes de bois de la salle soient ouvertes, la chaleur est suffocante. Le repas succède à la musique, et la salle résonne du bruit des conversations des cent cinquante convives, assis devant de longues tables aux nappes blanches qui commencent à se tacher du vin de la fête. Que des hommes. Les femmes les rejoindront en soirée avec leurs enfants, pour le bal. J'espère y voir Maryse.

Conversations multiples, sur le prix de la gemme, sur le temps de cette année, sur la neige du mois de mai. Sur ce qui est arrivé à ce pauvre Pascal Ramond il y a une quinzaine de jours, et qu'a rappelé avec tristesse le président de la Société de Secours mutuel de l'Assomption, Gustave Andrieux, puisque Pascal en faisait partie.

Triste histoire qui avait commencé en 1945 pour se terminer ce mois d'août 1947. Sa fille, Viviane, avait été accusée de collaboration horizontale – le mot ne manquait pas d'humour – parce qu'elle avait couché avec un Allemand. À la Libération elle avait été tonduë en même temps que Francine Labeyrie, une autre de ses amies, coupable elle aussi de cette haute trahison. Amenées de force sur la place de l'église par des excités bavant et rugissant, elles avaient été tonduës sous les huées du monde qu'avait rassemblé le spectacle. Dans un simulacre de procès de théâtre, et bien qu'elles aient juré avoir aimé ces soldats sans jamais commettre une seule dénonciation de qui que ce soit, elles avaient été condamnées. Il faut dire que Viviane, très jolie, était aimée de tous les garçons d'ici, mais elle les repoussait gentiment. Jolie, fine, élancée, des cheveux naturellement bouclés, habillée toujours avec goût, mais simplement, elle attirait l'œil. C'est vrai que les garçons d'ici ne prenaient pas vraiment garde à leur tenue, et l'arrivée de jeunes soldats allemands, à l'allure impeccable dans leur uniforme, avait fait tourner des cœurs. Bien sûr, ils étaient ennemis, mais l'amour se moque pas mal de ce genre de chose. On avait vite vu que Viviane s'intéressait à eux, d'autant que grâce à sa place de serveuse au café de la Boule d'Or, elle les côtoyait souvent. Son attitude avait attiré des jalousies : comment cette fille, qui refusait l'amour des jeunes hommes du village, pouvait-elle se jeter dans les bras de l'occupant ? Ce jour-là, des témoins affluèrent pour les condamner. Bordes, lui-même soupçonné de sympathie avec l'ennemi, échappa de peu à la vindicte de

ces fous furieux, en jurant qu'il avait vu Viviane Ramond avec un soldat allemand dans les bois derrière chez lui. « Et ils ne ramassaient pas des pignes ! » avait-il ajouté avec véhémence, phrase saluée par un immense éclat de rire, tandis que les deux filles tremblaient de peur. Le coiffeur avait prêté ses outils, et chaque mèche tombait sous les vivats de la foule. J'y étais, mais j'avais vite quitté les lieux, le spectacle m'avait fait vomir. Cette violence m'était apparue intolérable. Les filles pleuraient en silence. On sentait que la honte de ce martyr, car c'en était un, les rabaisait au rang de vulgaires bêtes. Une fois rasées, on leur avait peint sur le crâne une croix gammée, et arraché, sous les vivats, le haut de leur vêtement, les laissant les seins nus. La foule ne se dispersa que lorsque les filles eurent terminé le tour de la place sous les huées de tous, puis elles furent chassées à coups de pied par les vainqueurs de cette immonde comédie.

Une vision d'horreur. Que des amis, des gens du quotidien fussent capables de telles atrocités me laissa pantois. Quelle haine ! Ce jour-là, quelques hommes furent insultés, on leur cracha au visage sous prétexte qu'ils avaient fait du marché noir. On ne leur rasa pas le crâne. Dès le lendemain, Viviane disparut du village, et Pascal, un brave homme absolu, veuf, vécut depuis ce jour-là en reclus. Il ne sortait que pour acheter le pain et faire les quelques achats indispensables au quotidien, le matin de bonne heure, pour ne voir personne. Il travaillait en forêt, on ne le voyait plus au village. On le sentait anéanti par ce que sa fille avait subi. Nous savions tous qu'il ne s'en remettrait jamais. Nous avions raison. Il y a deux semaines, on le retrouva pendu à une branche de l'acacia qui lui donnait son ombre les jours d'été. Posée sur une table de bois devant la maison, il y avait une enveloppe adressée au maire.

Monsieur le maire, voici l'argent pour le cercueil. Je sais que je ne passerai pas par l'église, ces gens-là ne tolèrent

pas que l'on décide de sa mort à la place de Dieu. S'il reste de l'argent, allez donc boire un coup à ma santé. Ceux qui voudront.

La boucle était bouclée. Viviane ne put pas être prévenue, personne ne savait ce qu'elle était devenue. Un vague cousin, habitant Saint-Médard-en-Jalles, alerté par le maire, ne vint pas non plus.

Le moment des chansons arrive, mais, alors que le vieux Martial va entonner sa chanson habituelle : *Julia dis-moi si tu m'aimes*, on entend des cris : « Aoù huc, aoù huc. » Dans le même temps, les camions des pompiers passent en klaxonnant. Nous avons la chance d'avoir, depuis peu de temps, une caserne de pompiers qui occupe l'ancienne usine de distillerie, route de l'étang.

Les tables se vident instantanément, tout le monde veut savoir où est ce feu.

— C'est chez Bordes ! C'est chez Bordes !

En un instant, tout le village se rend sur les lieux pour aider. Avec cette chaleur, le travail sera intense. Difficile. Dangereux. Les bois sont secs et le feu va s'amuser à courir dans cette forêt pour la dévorer.

En arrivant sur place, la fumée, épaisse, noire, s'attaque aux grands pins. Le feu a pris sur le bord d'une passe. Comment ? Allez savoir ! Un mégot mal éteint ? Un cul de bouteille chauffé par le soleil ? On trouve rarement les origines d'un feu. Mais l'urgence n'est pas de comprendre, l'urgence est de lutter.

Le combat dura jusqu'au milieu de la nuit. Le bal s'est fait sans nous et presque sans personne ; le feu, ici, concerne tout le monde. C'est l'adversaire à abattre, la seule chose qui réunit amis et ennemis, qui, le temps de se battre contre les flammes, enterrent la hache de guerre. La preuve : j'ai vu Bordes passer

un verre à mon père pour qu'il se rafraîchisse, et sa femme faire un signe à Maryse, pour qu'elle m'apporte à boire. En me donnant ce verre d'eau fraîche, c'est un peu d'elle qu'elle m'a donné, je l'ai compris à son regard qui disait merci. Je sens que le béguin se précise, mais prudence ; demain, la situation redeviendra celle d'hier. Si seulement ç'avait été pareil pendant la guerre et l'Occupation. Si les familles, dans l'adversité, avaient fait corps dans le même esprit, que de drames auraient été évités. Nous aurions gardé Viviane et Francine au village. Nous aurions gardé Pascal en vie.

Au petit matin, tous sont exténués, mais tous se félicitent de ce nouveau corps de sapeurs-pompiers dans la commune. Les engins porteurs d'eau ont été particulièrement efficaces. D'un coup, on craint moins le feu.

Après quelques instants de repos, il faut veiller et faire le tour du feu pour éviter les sautes de vent. Demain aussi. En début d'après-midi, la chaleur sera favorable à la reprise du feu, il faudra être prêt à cette éventualité, mais les pompiers nous faciliteront bien la tâche.

Je viendrai. Pour le feu et pour Maryse.